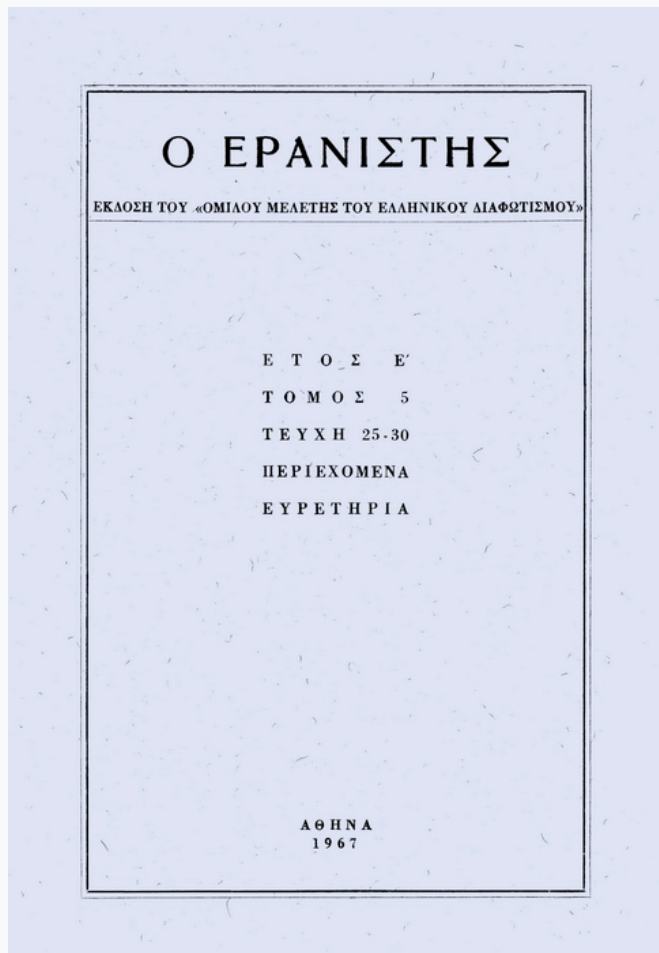


The Gleaner

Vol 5 (1967)



Un patriote Hongrois en Grèce. Le conte Étienne Széchenyi

Sandor Baumgarten

doi: [10.12681/er.9429](https://doi.org/10.12681/er.9429)

Copyright © 2016, Sandor Baumgarten



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

To cite this article:

Baumgarten, S. (2016). Un patriote Hongrois en Grèce. Le conte Étienne Széchenyi. *The Gleaner*, 5, 68–74.
<https://doi.org/10.12681/er.9429>

UN PATRIOTE HONGROIS EN GRÈCE. LE CONTE ÉTIENNE SZÉCHENYI

Un jour Louis Kossuth, en rendant hommage à son adversaire, le nommera : «Le plus grand des Hongrois». En 1819, l'année où il s'embarque pour son voyage en Grèce, le comte Étienne Széchenyi n'est qu'un capitaine de hussards en congé, il a vingt-huit ans et les problèmes du cœur, du sien, l'intéressent bien plus que ceux de la politique. Certes, pendant son séjour de quelques mois en Angleterre il fut impressionné — comme près d'un siècle plus tôt Montesquieu — par les institutions et le *way of life* britanniques. Mais il devra méditer, réfléchir, mûrir encore avant de prendre conscience de sa mission qui est d'éveiller sa nation d'un torpeur séculaire. Pour atteindre ce but il va introduire des réformes économiques et sociales. Un peu comme Capodistrias il fait appel à la collaboration d'une élite et, comme lui, ne cède pas aux aspirations des foules anonymes. Les temps ne furent point propices à un modéré. Széchenyi échoue, ne réussit pas à maîtriser la crise révolutionnaire. En 1861 le suicide met une fin à ses jours.

En grand seigneur le comte ne voyage pas seul, en romantique il rédige son *Journal*. Écrit en allemand avec quelques phrases en français, anglais et italien, ce *Journal* fut en partie publié en 1884 et 1890 par le comte Antoine Zichy, auteur de la *Vie de Széchenyi* en hongrois (2 vol. 1896 - 7). L'*editio princeps* du *Journal*, dont je me suis servi, a été publiée par la Société Hongroise Historique dans la collection *Sources de l'histoire hongroise des temps modernes* (5 vol., in-40, 1925) avec une introduction et des notes de G. Vizsota. Cette édition, de même que celle des *Oeuvres Complètes* de Széchenyi, publiées de 1921 à 1933 dans la même collection, a été réalisée avec le concours de l'Académie Hongroise des Sciences, fondée en 1825 par Széchenyi qui offrit dans ce but le revenu d'une année de ses domaines,

soit la somme de 60.000 florins. Son voyage en Orient, que je résume par la suite, figure dans le premier volume du *Journal* (p. 303 - 532).¹

Nous sommes donc renseignés sur les membres de sa suite : ce sont le peintre Ender qui devra remplir des volumes avec ses croquis, un philologue qui parle le grec (celui de Platon), un cuisinier, un valet. Une connaissance mondaine, le comte Rodolphe Lützow, qui est en train de partir pour Constantinople où il va occuper le poste d' internonce, lui offre une cabine sur le bord de l' *Orione*. Le brick arbore le pavillon carré en signe qu' un membre du corps diplomatique s'y trouve. Lorsque le bâtiment jette son ancre le 24 août dans la baie de Corfou, un lieutenant-colonel s' empresse de l' aborder pour souhaiter la bienvenue à Son Excellence. Széchenyi, lui, a une lettre de recommandation, une parmi tant d' autres, écrite par la princesse Kaunitz et adressée au gouverneur Adams ; la dame a rencontré le général jadis en Sicile. (Décidément nous nous trouvons en plein beau monde cosmopolite). Descendus, les messieurs remarquent la statue de Schulenburg qui défendit la place contre les Turcs et ils constatent que pendant leur occupation des Iles Ioniennes les Français ont embelli, amélioré maints sites. Aujourd' hui ce sont les soldats de Georges III qui se promènent dans les rues et Széchenyi de s'écrier : «Quels vingt-six ans que nous avons vécus». (Qu' aurait-il dit s' il avait eu la chance douteuse de vivre dans notre siècle ?)

Nos voyageurs trouvent un abri dans l' auberge «Venezia» ; une autre, tenue par un Anglais, fournit pour ses lits un assortiment d' insectes tout autant riche. On est invité à la Citadelle où la bonne société se donne rendez-vous le soir. Une demoiselle corfiote qui est étonnamment cultivée, quoiqu' elle n' ait jamais quitté son île, s' assied au piano pour accompagner les airs que chante un amateur ; il module la voix d' un ours. En tête de sept sénateurs le baron Théotoky fait son entrée ; étant le président du Protectorat il se laisse intituler «Altesse».

1. Sur Széchenyi on peut consulter : a) *Encyclopaedia Britannica*, vol. 21, p. 726. b) *Encyclopedia Italiana*, vol. XXXIII, p. 133 avec portrait. c) *Grand Larousse* 1964, vol. X., p. 124.

Déjà Bonaparte a eu recours à ses services, les maîtres du présent apprécient aussi son savoir-faire, mais ses compatriotes le haïssent. C'est le sort commun de ceux, soupire Széchenyi, représentant peut-être son propre avenir, qui veulent accomplir un travail utile dans un pays subjugué. A propos d'une Anglaise et sans que nous apprenions les raisons de ce jugement sévère, un vers de la *Pucelle* de Voltaire est cité : «Modeste la nuit et insolente le jour».

Le personnage dont le nom revient le plus souvent dans la conversation n'est pas un citoyen du Protectorat, il réside en Épire, à Jannina, c'est Ali pacha. Au prix de centaines de pendaisons l'ordre règne dans ses vastes domaines. Il a soixante-dix ans et son rire est celui d'un tigre. (Le comte semble avoir un faible pour les comparaisons tirées de la zoologie.) Son regard perce jusqu'au fond de l'âme; voici une preuve de ce dangereux talent :

Un Grec a prêté à son ami soixante mille piastres. L'échéance arrive, mais aucun paiement. Un procès s'engage, Ali pacha au siège du juge. Un des partis jure qu'il a prêté la susdite somme, l'autre jure qu'il n'a pas vu l'ombre d'un seule para. Ali fait peser les deux, puis les renvoie. L'affaire est jugée? Non, à trois mois de là le pacha cite les deux plaideurs devant lui et les fait peser de nouveau. Le malheureux, qui court après son argent, a perdu du poids, l'ami infidèle, qui jouissait pendant ce temps de biens perfidement gagnés, s'est engrossi : le jugement peut être prononcé ! et nous constatons qu'Ali est plus sage que le roi Salomon tout en soupçonnant aussi que cette si belle histoire avec quelques variantes, fut racontée pour la première fois sur les bords du Gange.

Les jours suivants, des excursions sont entreprises. Une à Pagliopolis où se trouverait, béni d'un printemps éternel, le jardin d'Alcinous chanté par Homère, une seconde à Potamo dont les environs font songer à ceux de Genève. (Ces associations, ces «déjà vu» se rencontrent fréquemment dans le *Journal*). Nous apprenons aussi qu'à Butintro on fait de la boutargue des oeufs de mulets.

Au début de septembre il arrive à Milos. Ses premières impressions ne sont pas favorables : l'île déboisée a un aspect

terne; pour représenter ce paysage de rochers un peintre n'aurait besoin que de deux couleurs, la grise et la bleue. Mais il est intéressé par une culture de la vigne dont il n'a vu semblable ailleurs; ne pourrait-on l'imiter en Hongrie? Pour la première fois dans sa vie il voit des arbustes de coton. Le théâtre antique mérite aussi quelques mots; il fut récemment découvert par un Allemand ou par un Anglais, ce qui est certain par un Mylord, titre que prêtent les mortels à celui qui dépense sans compter son argent. Quant aux gens du pays, ils sont honnêtes et serviables, n'agissent pas — comme les autres Grecs — uniquement par intérêt. (L'apophtègme nous choquerait si nous ne savions pas que depuis l'époque des anciens Romains il exista une *leyenda nera* concernant aussi les fils de Hellas.)

La ville principale est Castro, elle a mille cinq cents habitants, tous apparentés entre eux. Pour ne pas demeurer célibataire un gars doit donc s'expatrier, ici toutes les jeunes filles seraient ses cousines.

De Milos un voilier amène Széchenyi à Constantinople, en Asie Mineure. Il va faire un pèlerinage au lieu de ce qu'il croit être l'emplacement de Troie; il visite Brusse, Magnésie, Smyrne où il s'attarde. Il se plaît parmi les Turcs, oubliant qu'ils détruiraient la Hongrie; encore cette fois les ennemis des temps révolus sont plus sympathiques que les alliés de date récente.

En novembre il est à Chios. Il loge chez le consul et le charge aussitôt de lui procurer cent flacons de l'Eau de Fleur d'Oranger double —un produit fameux de l'île —et de les expédier à Trieste, sans doute pour régaler après son retour les dames de Bude et de Vienne. Il monte à l'école qui selon la tradition serait celle d'Homère, boit de la source de laquelle le rhapsode aurait bu; les habitants remplissent de son eau des bouteilles qu'ils envoient en cadeau au Sultan. Des mots, des expressions homériques frappent ses oreilles.

Il existe aussi une école «moderne» à Chios. Son directeur est Monsieur Bamba qui fit ses études à Paris. Elle a une bibliothèque et des instruments physiques et chimiques. L'activité de l'école est clandestine, non pas à cause des Turcs qui considèrent les études comme un gaspillage du temps, mais à cause de l'évêque orthodoxe qui craint que la science ne sape les bases de la

foi. Cette école, demande Széchenyi, aura-t-elle plus de succès que celle d'Athènes, patronisée par le tzar et par le prince héritier de Bavière?

Le Monastère Néa Moni est dûment visité. Chez son prieur Széchenyi rencontre un Turc, affublé d'armes qui suffiraient pour tuer vingt personnes. Ses corréligionnaires viennent souvent ici pour boire du vin sans être importunés par des censeurs indiscrets.

Tout comme ce monument vénérable-agréable les êtres en chair et os ont aussi droit à son attention. Les jeunes filles seraient jolies si elles s'habillaient moins : une espèce de tournure, portée par des raisons de décence, n'avantage pas la silhouette. L'opinion publique proclame quelques unes reines de beauté, mais des années doivent s'écouler pour que leur renommée se répande, et leur charme se fane, hélas, avec ces années.

Et la chose politique ? Les Grecs souffrent de leur servitude mais s'émancipent lentement. Leur argent peut accomplir des miracles. On raconte, qu'en intriguant à Constantinople, ils réussissent même à faire déposer leur aga. Ils ont un peu partout à l'étranger des amis, des correspondants. Malgré tout, l'île est en effervescence, plus on l'opprime, plus violente sera l'explosion. Dans la maison Rodocanachi — ce notable, quand Széchenyi arrive, est en train de feuilleter la *Biographie Universelle*, il veut se donner l'air d'être un homme à la page — on reparle de politique. Le professeur Bamba qui est aussi présent, est sceptique : la terre, dit-il, sera toujours dominée par la force, la nation grecque ne pourra avoir un ascendant sur les autres que par sa vivacité, sa finesse et son bon goût. Mais les noms de Psara et de Hydra résonnent, les événements qui se déroulent là-bas sont fatidiques.

En résumé, les jours passés à Chios furent délicieux ; Széchenyi confesse qu'ici il pourrait oublier sa patrie. En repartant pour Smyrne il distribue largement des pourboires et remarque que rien n'est plus coûteux que les services d'un janissaire, hors l'amour d'une maîtresse française.

Parti de Smyrne il arrive à Athènes le 24 décembre. Il fait déjà nuit. Les portes du mur qui ceint la ville sont fermées. Un

peu de bruit et quelques jurons les font ouvrir ; les Turcs sont en somme raisonnables.

Un chapitre d'exclamations commence maintenant. Quel beau pays !... Quel air salubre !... L'hiver est rigoureux, les monts sont couverts de neige !... Quel magnifique silence !... (Nous sommes en 1819 s.v.p.)... Pour voir Constantinople il suffit d'une seule visite, ici on voudrait passer sa vie entière. Ce qui survit du passé mérite non seulement notre respect mais notre admiration. Széchenyi ne pouvait pas imaginer d'avance qu'il sera touché si profondément. Mais même ces édifices, ces temples, que l'homme d'aujourd'hui est incapable de bâtir, se rapetissent en face de la mer céruléenne et mouvementée.

Au mois de janvier le comte, de concert avec un médecin anglais qu'il a rencontré dans son voyage, organise une expédition qui doit pousser jusqu'aux Thermopyles. Il engage un interprète, Démétrius, dont les fils se nomment Alcibiade, Thémistocle et Périclès et fréquentent une école à Moscou. On a besoin aussi de dix chevaux et, pour conduire toute cette caravane, d'un Tartare. Plus tard Széchenyi regrettera d'avoir eu à recourir aux services de ce demi-sauvage : à sa vue les villageois, pris de peur, se dispersent et s'enferment dans leur maison. La scène n'est point belle, atteste le *Journal*, mais c'est le régime turc qui a poussé vers la décadence ce noble peuple ; il est à souhaiter qu'une Grande Puissance intervienne et brise le joug infâme.

A' Négroponte Széchenyi a l'occasion de commettre une bonne action : il fait libérer trois Grecs de leur captivité en offrant un calédescope aux belles du harem du pacha. Celui-ci ne voit pas l'avenir en rose, il a pris en aversion les grands congrès internationaux où on ne fait qu'accuser les pauvres Turcs.

Ce pèlerinage laïque aux champs de bataille de Chéronée, des Thermopyles, de Marathon accompli, Széchenyi retourne à Athènes. Pendant deux semaines il se mue en archéologue amateur et il a aussi la chance de trouver quelques petits vases. Il confesse que ce séjour aux pieds de l'Acropole a marqué une époque dans sa carrière et compare, en s'accusant, sa jeunesse dissipée à la vie de ceux qui ont vécu si glorieusement sur ce

sol attique. Une sombre douleur l'opprime, il sent qu'il ne retrouverait jamais plus un ciel si serein.

Encore une autre expédition, à la péninsule de Morée. Il visite Corinthe, Argos, il s'arrête à Mycènes — pourtant Schliemann n'a pas encore passé par là — à Mantinée, à Sparte. (On a presque l'impression que le comte est de cette classe de touristes qui ont l'ambition de voir «tout».) A' Patras il dit adieu à la Grèce.

Ces pages du *Journal* se terminent par un anticlimax : le problème de la quarantaine se pose et menace. Heureusement à Malte, vers où pointent les voiles du brick, elle ne dure que trente jours et — comme un mot a plusieurs sens — Széchenyi la fera en huit jours.

Sandor Baumgarten